

Rock News 2[©]

3 Frs.

fevrier 1976 mensuel



SPECIAL N-Y

SOMMAIRE

NEWS

N. Y. underground	3
WAYNE COUNTY	4 - 5
TALKING HEADS	5
DOLLS : Interview	6
HEARTBREAKERS	7-8-9
Chronique Mondaine	10 - 11
RAMONES	12 - 13
LENNY KAYE : Interview	14 - 15
PATTI SMITH	16 - 17
TELEVISION	18 - 19

Pages

Tous les articles, interviews et photos sont faits par LYZZI MERCIER et MICHEL ESTEBAN à l'exception des photos des MARBLES en page 3, LOU REED et TOM VERLAINE en page 11, par GUIMETTE BARBET ainsi que la photo de "HEART-BREAKERS" page 20 par ROBERTA BAYLET.

Magazine édité par la SARL FEAR PRESS EDITION.

Directeur de Publication, Rédacteur en chef : MICHEL ESTEBAN.

Directeur artistique : LYZZI MERCIER.

Secrétaire de rédaction :

DIDIER ESTEBAN.

Mise en page : PIERRE DUCLOS.

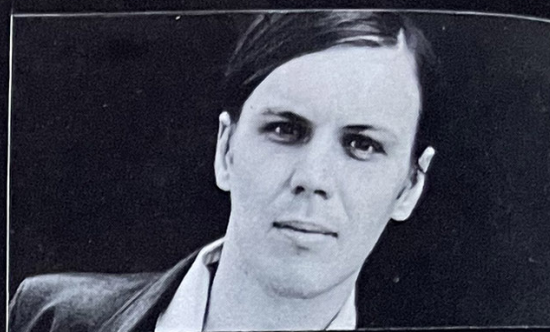
Administration, rédaction : 12, rue des Halles, 75001 PARIS - FRANCE.

Vente au numéro : 3 Fr.

Abonnement un an : 36 Fr.

Imprimerie : L'avenir Graphique, 325, rue de Charenton, Paris 12°, tél. : 345-44-45

EDITORIAL



Par Richard ROBINSON
Éditeur de "ROCK SCENE"

NEW YORK ROCK :

Rock and Roll fait de nouveau partie des nuits de N.Y. Pas celui du "Velvet Underground", mais une nouvelle explosion d'énergie, un engagement né de musiciens qui n'appartiennent en rien au passé. Il y a "Télévision", "Ramones", "Talking Heads", "Heartbreakers" et une douzaine d'autres, tous aussi différents. C'est la seconde fois de ma vie que je vois le Rock'n roll en face. Je ne veux pas parler des super ventes de disques ou des tournées internationales seulement ce bout de scène, N.Y. que vous rejoignez dans le Bowery à quatre heures du matin, lorsqu'il y a un band, un public et cette force à l'état pur. Il n'arrive rien de semblable à la radio ou dans les maisons de disques. Comme ce jour où Lou Reed à l'époque du "Velvet" a fait un bœuf avec Jimmy Hendrix sur scène. Le rock se vit ainsi et sans cesse. Ces nouveaux bands sont "génies", supérieurs à ce que j'ai pu écouter à la radio ou sur de nouveaux albums (à l'exception de Patti Smith et Bob Marley) ou des "restes" des Sixties "génies" aussi car le cerimonium des grandes salles de concert est aboli. Ni tricheries de ces vieux types qui se croient toujours jeunes sous leurs perruques. Je ne sais pas combien de temps cela peut encore durer avant que les gros bonnets des maisons de disques s'en mêlent et corrompent cette scène avec leurs fameuses promesses, un an ou deux peut-être mais cela arrivera car ce rock supplante de loin tout ce qui se vend actuellement. Mais en attendant, il demeurera ces nuits à N.Y. comme les feux de Broadway, fascinante illusion pour ceux de nous qui sont prêts à saisir une chance dans cette vision pleine d'énergie en fusion et sans regret.



NY. UNDERGROUND



MINK DE VILLE :

Cinq hommes sur scène : WILLIE BORSEY, harmonica et rythm guitare. REUBEN SIGUENZA, basse, MANFRED drums, RICH COLBERT, piano, "UPTOWN" LOUIE ERLANGER lead guitare : formé par Willie et Reuben, pur produit du Latin Mission street de San Francisco, ils vivent à N.Y., rencontrèrent "Uptown" après avoir essayé une vingtaine de guitaristes. Pour eux N.Y. est show-biz-city, le seul endroit pour faire de la musique, "à San Francisco, le juste milieu est difficile, ou tu fais un max de fric ou tu joues partout pour rien du tout, le circuit des petits clubs de la baie où les gens dansent sur ta musique comme



sur celle des juke-box sans faire aucune différence. A N.Y., c'est autre chose, un groupe peut trouver un public même si sa musique est différente de celle qui marche". Et c'est le cas à N.Y., 90% des bands donnent dans le punk, MINK DE VILLE joue du rythm-and-blues. Influence OTIS REDDING, JOE TEX ET MUDDY WATERS. Le lead guitare "UPTOWN", lunettes noires et béret alpin, une petite barbe à la Don Quichotte a dû prendre des cours chez STEVE CROOPER. Willie le chanteur fait le show à lui tout seul, un croisement de VINCE TAYLOR et d'un chanteur de flamenco argentin. Loin d'une caricature de petits blancs jouant la musique des noirs, MINK DE VILLE la vit pleinement.

TUFF DARTS :

Ce groupe passe assez rarement dans les clubs quoiqu'il ait son public d'habités. Un groupe de 4 musiciens : Jeff Salen, Robert Gordon, Hohn de Salvo et Jimmy Morrisson qui balancent un rock traditionnel et délinquant. Sur scène, le chanteur, le look à la Bryan Ferry et la hargne du soldat en permission, est bien épaulé par un guitariste qui fit d'ailleurs quelques sessions avec Wayne County.

MARBLES :

"4 jeunes qui aiment les jeunes" à l'aspect "Beatles" sixties, respirant la santé. Ce sont les Dandys de la scène New-Yorkaise. Ils jouent sans bavure une musique aux mélodies astucieuses. "Marbles" fait partie de cette extrémité bon enfant. . . Ils ont toutes leurs chances de faire carrière commerciale aux U.S.A. ou ailleurs mais pour combien de temps ? Ce groupe y met du cœur mais il semble qu'ils perpétuent quelque chose plus qu'ils ne créent réellement.

MILK N' COOKIES :

Comme leur nom l'indique, du lait et des petits gateaux. Quatre galopins qui ont déjà à leur actif un 45 trs. chez Island. Ils font un rock assez vif qui s'étire parfois du côté de chez "Sparks". Le très jeune chanteur trampoline comme un cabri, il a un cheveu sur la langue ce qui ne gâte rien". Milk n' Cookies" c'est de la musique pour teenagers qui ne tombe pas dans la variété et mièvreries (voir "Bad City Roller" et cie). Une fameuse occasion pour les kids de faire leurs premiers pas dans le rock.

WAYNE COUNTY

Le Lenny Bruce du Rock and Roll



Si vous passez chez MAX'S Upstairs, certains soirs vous pouvez entrevoir, juste derrière la scène un type blondasse sous une casquette, noyé dans ses disques et quels disques : des STOOGES aux Punks 65-67, aux hit sixties. Ce disc-jockey que tout le monde ignore, c'est WAYNE COUNTY et cette nuit du 28 décembre, c'est le même WAYNE COUNTY que le tout N.Y. est venu épier. Une faune explicite s'agglutine dans la salle obscure, de la cocotte rétro racoleuse aux rockers un peu raides, et puis les autres, les voyeurs. LEE BLACK CHILDERS, Monsieur WAYNE COUNTY est là aussi en photographe et en ami. Une première partie "THE FAST", un groupe pompeux où le chanteur se prend pour Russel MAEL peu plausible, il ressemble à Démis ROUSSOS et le guitariste pour JOHN CALE. "A bull shit" comme disent les Américains. Et puis, une jambe musclée s'échappe du rideau, c'est WAYNE qui allume... Le groupe entre en scène quatre gaillards, plutôt rigolards; un pianiste, un bassiste, un drummer et le lead guitare. Il est temps que la Miss fasse son entrée car la salle est moite et pesante. ENFIN, la méchante STAR se montre sous les projos, perruque blonde amidonnée, le corps moulé dans une combinaison rose bonbon, bijoux, cailloux, joujoux. . . bas à résille et talons aiguilles dorés. Son visage brille de cosmétiques, lèvres à vif et faux cils en dentelles. Mais attention, rien à voir avec une revue de cabaret style travelots Montparnasse. WAYNE COUNTY joue du Rock sur des paroles pernicieuses et scatologiques. Il balance son tronc, s'élance, joue au micro vicieux de sa langue glamour. Il exhibe outrageux, harangue la foule, chahute ses musiciens. Il cabotine et mord. . . Et puis "TOILET LOVE" - il revient en épouvantail de détrit, une ventouse à chiotte qu'il promène ravageusement entre ses jambes, grimant du rock, vocalisant des cochonneries. WAYNE réapparaît langoureux accompagné au piano et fredonne ses déboires de bonne femme. Puis, enchaîne sur une curieuse messe noire tenant plus du Prisunic que de la chapelle sixtine. La tête recouverte d'une toile cirée cagoule, les yeux béants, il oscille un crucifix de pacotille, rock-blasphème et projectiles. Sur une table, d'un sac en papier, il découvre une statue kitch du christ, de l'encre rouge vole en éclat, tout se brise alentours, WAYNE dégouline. La scène s'éteint.

Les musiciens jouent un intermède, il réapparaît méconnaissable en costume noir, trop court, chemise et cravate en bataille, perruque brune, chewing-gum, de la parodie sous roche. Aux premiers mots tout le monde s'esclaffe, c'est PATTI SMITH revue par WAYNE COUNTY, il la singe, se tord, rit bêtement et gueule avec les mêmes intonations, lève le poing, l'autre main dans son pantalon, l'assemblée jubile. De la satire d'actualité. Un strip-tease final, radioactif, WAYNE hurlant sur "I DON'T BE A MAN". Une envolée de poupée et tutti quanti. Obscène, sex shop ambulante, saluant la salle qui en réclame encore. WAYNE COUNTY du Rock and Roll, de quoi faire tourner MAE WEST en bourrique !

En
HEA
bíteu
trois
Mart
BYR
rock
parti
- R
tion
- D
avon
blic
- R
vant
- D
écou
- R
à mo
- C
tion
grou
té d
- T
on e
SMI
vert
- R
class
pens



TALKING HEADS

Interview:

En traduction littérale, TALKING HEADS signifie l'homme-tronc, le débiteur figé des news à la télé; ils sont trois: Christopher FRANTZ aux drums, Martina WEYMOUT à la basse, David BYRNE lead singer et guitare: un rock éthéré et vicieux comme une partie d'échecs. Lumière.

— R.N. : A quand remonte la formation du groupe ?

— David : Il y a environ un an et nous avons joué pour la première fois en public en juin 75.

— R.N. : Qu'écoutiez-vous auparavant ?

— David : Nous passions notre temps à écouter la radio.

— R.N. : Qu'est-ce qui vous a poussé à monter un groupe ?

— Chris : Nous avions la même aspiration née de l'art, c'est-à-dire qu'un groupe représente l'idéal et l'on a tenté de créer quelque chose ensemble.

— Tina : Et puis le moment est venu, on est apparu juste après que Patti SMITH et TELEVISION aient découvert le CBGB.

— R.N. : La presse New-Yorkaise vous classifie groupe "intellectuel", qu'en pensez-vous ?

— David : Peut-être est-ce parce que nous ne provoquons pas d'évanouissements dans la salle ni de cris hystériques, mais je ne me sens pas plus intellectuel qu'un autre.

— Chris, Tina : Il semblerait que la plupart des groupes de Rock écrivent des morceaux pour les kids qui parlent de sexe, de drogue et d'amour... Nous sommes comme eux bien sûr, mais cela se traduit différemment, nous ressentons profondément ce que nous jouons mais nous ne tenons pas à tout casser. Notre jeu de scène peut sembler austère mais on s'est attaqué à une autre sincérité, sans doute plus longue à extérioriser, c'est vrai.

— R.N. : Que pensez-vous de N.Y. en ce moment ?

— Chris : Une scène est née mais je ne pense pas qu'il y ait une réelle compétition entre les différents bands. Nous appartenons tous au même phénomène que l'on ait ou pas d'affinités, quelque chose se passe, voilà tout et c'est fantastique.

— R.N. : Comment se passent les rapports au sein du groupe ?

— Tina : David écrit les textes et

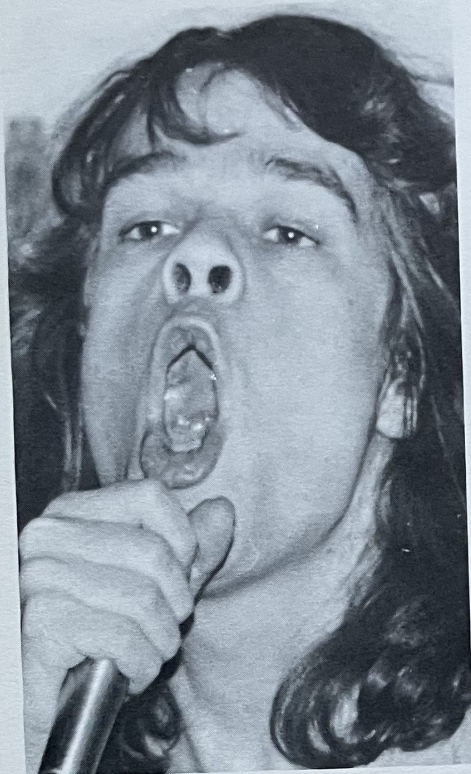
trouve les thèmes musicaux, Chris écrit aussi, des fois, nous nous sentons très près de ce que fait David, peut-être est-ce parce que nous vivons tous les trois ensemble. Ensuite, nous faisons une recherche commune autour des lyrics.

— R.N. : L'industrie du disque et vous ?

— Chris : On est vraiment loin de tout cela, mais il arrive qu'une maison de disques rentre en contact avec nous, mais c'est pour nous dire "ce que vous faites est vraiment original et intéressant, mais pour le moment peut-être pas assez populaire". Nous savons actuellement ce qui se passe dans les maisons de disques, on ne tient pas à en arriver là.

— Tina : La musique discothèque illustre bien ce qui se passe ici, ce ne sont que des histoires de gros sous. On a tout le matériel nécessaire pour enregistrer mais pour l'instant, nous préférons jouer dans les petits clubs et toucher les gens directement, nous ne pensons pas qu'il faille une sensibilité spéciale pour cela. Peut-être est-ce plus long par cette voie, mais nous ne sommes pas des intouchables...

DOLLS



Interview: S. Sylvain

— R.N. : Les "DOLLS" au Japon ?
 — Sylvain S. : C'était dans les stadiums des plus grandes villes, en première partie de "JEFF BECK", à KIOTO, il était malade, on a assuré les deux shows, le public était complètement hystérique, il ne voulait pas quitter la salle, à TOKYO, c'a été la même chose devant 35 000 personnes en pleine nuit, on s'est bien amusé à faire peur aux petites japonaises pudiques, la bouffe était dégueulasse mais on s'est rattrapé sur les geishas.
 — R.N. : Comment s'est passée la séparation des "DOLLS" ?
 — S.S. : Johnny et Pocker-face NOLAN voulaient s'en aller, on a essayé de les retenir le plus longtemps possible, c'était comme pour le WATERGATE. Ils ne croyaient plus aux "DOLLS". Ça c'est passé en Floride, pendant une tournée, on est rentré à N.Y. David et moi, on s'est retrouvés seuls, on a reformé un groupe avec Peter JORDON notre ex-roadie, à la basse, Chris

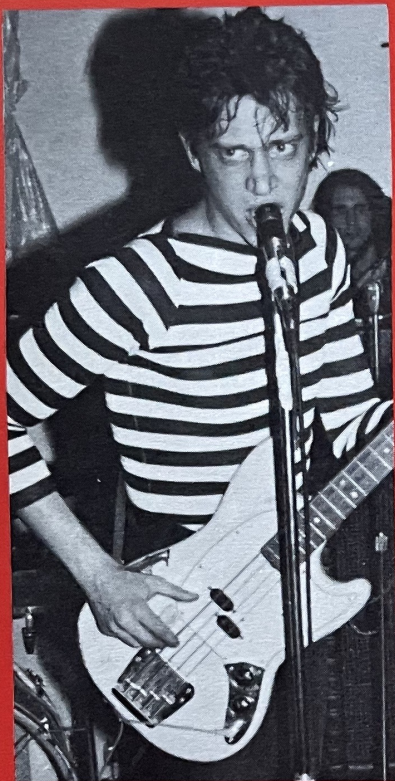
ROBINSON, piano-orgue ex Plastic Ono Band et Elephant memory, et Tonny MACHINE aux drums qui fit du bruit avec un groupe appelé "The RICH KIDS" en 66 avec les "RASCALS" et "BLUES PROJECT". Les gens ont de nouveau été excités de voir les nouveaux "DOLLS", mais nous on a dû tout recommencer à zéro, on avait tout perdu, la maison de disques, etc. On a répété à N.Y. en Juillet pendant trois semaines, on a écrit des nouvelles chansons et début Août, on est partis au Japon. Pendant la tournée, on a doublé la vente des disques. Notre prochain disque sortira dans trois mois, chez Atlantic ou RCA, on en est encore aux paperasses, il sera plus commercial, on le lancera au Japon, puis on fera une tournée promotionnelle en Europe.

— R.N. : Comment vous situez-vous dans la scène New-Yorkaise ?

— S.S. : Ouais ! On a été la clef, on a

ouvert la porte, personne à N.Y. pensait qu'il pouvait venir quelque chose de neuf, les derniers groupes qui s'en étaient sortis étaient les Young Rascals en 67. En 72, c'était fini, on a été les premiers avec le maquillage, on nous traitait de pédés, puis petit à petit, l'audience a grandi, on a joué un peu partout, fait des disques, ensuite, les autres suivirent, comme KISS. La scène recommence encore mais nous on a déjà fait notre apprentissage, pour eux, c'est de plus en plus difficile. Toutes les compagnies sont en Californie et ne veulent pas prendre de risques, avec N.Y., Arthur KANE, lui s'est installé là-bas et a monté un groupe appelé "KILLER KANE". Johnny et Pocker-face NOLAN jouent avec "HEARTBREAKERS", j'aime bien ce qu'ils font, Johnny a toujours été un briseur de cœurs. On a fait un tabac au BEACON THEATER, un show de presque deux heures, au jour de l'an.

HEARTBREAKERS

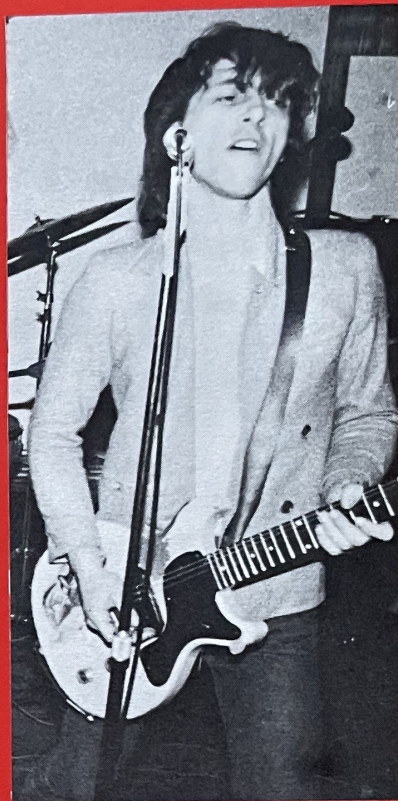


"HEARTBREAKERS" est né de la rupture. D'une part, RICHARD HELL quittait "TELEVISION", de l'autre, JOHNNY THUNDERS et JERRY NOLAN lâchaient les "DOLLS", cela se passait en juin 75. Ils sont devenus l'un des cinq meilleurs bands de l'underground New-Yorkais. Ils passèrent durant le Rock Festival de Noël au C.B.G.B., trois soirs de suite au "MOTHERS" et la nuit du jour de l'an au "SEA OF CLOUDS" avec les "RAMONES". Leurs références passées (2 ex-DOLLS et 1 ex-TELEVISION) n'est pas pour leur simplifier la tâche. JERRY NOLAN : Drums, bon pied, bon œil, le look straighté un œil toujours rivé sur THUNDERS au cas où... WALDO : Rythmique guitare, visage d'adolescent cynique au sourire de requin, croix de malte au cou, s'est bien intégré au groupe. JOHNNY THUNDERS : Lead guitare, cheveux plus courts, jeans et cuir noir, le voyou de ces dames, tête de bébé alcoolique n'a rien perdu de sa fougue et mérite plus que jamais le titre de guitariste

"Catch them while they're still alive"



killer. RICHARD HELL : Le bassiste singer fait des pointes sur ses baskets, raide, électrique, le regard fixe derrière ses lunettes d'aveugle. Sensibilité à fleur de peau cachée derrière une carapace aussi fictive que malsaine. Leurs sets démarrent toujours assez vite avec "LOVE COMES IN SPURTS" un morceau de HELL qui date de l'époque "TELEVISION". THUNDERS donne la couleur "DOLLS", mais n'est-ce pas plutôt la couleur de THUNDERS lorsque l'on écoute maintenant les nouveaux "DOLLS" ?

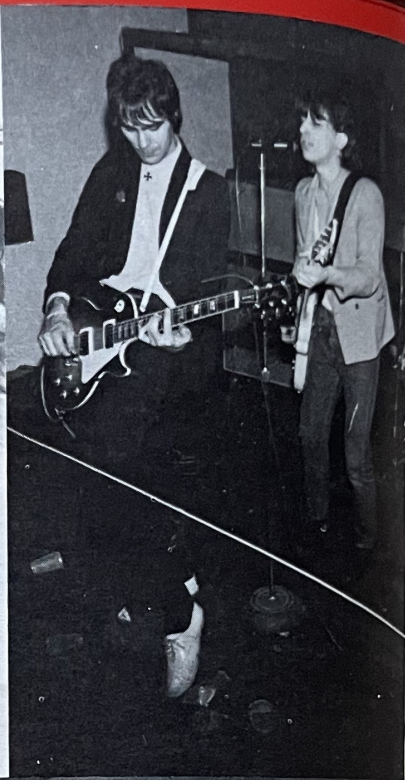


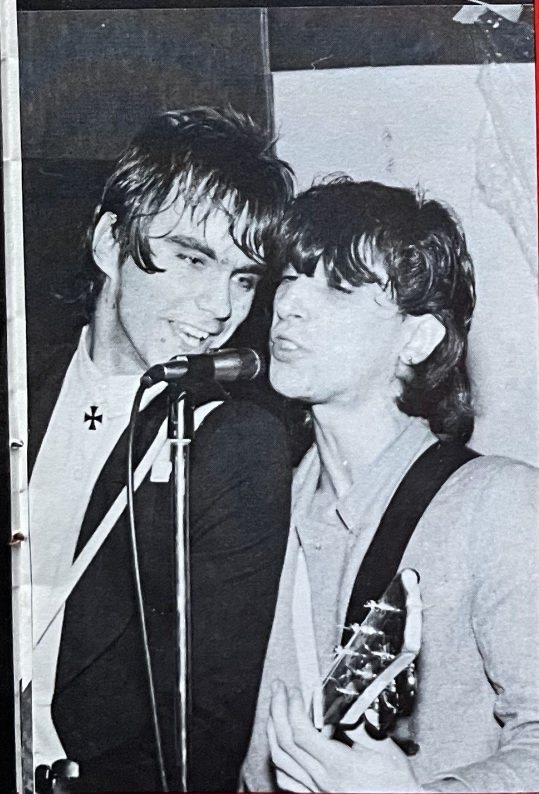
Richard, Johnny et Waldo chantent tour à tour ou tous ensemble. Aucun d'eux ne peut tenir en place. La scène est toujours en mouvement. Énergie, sensibilité. Johnny titubant donne toujours l'impression qu'il va basculer, mais assure comme un enragé. Waldo l'éternel sourire glacé aux lèvres, twiste avec sa guitare et quelquefois s'écroule à genoux. Richard s'exile seul avec sa basse dans l'ombre, tout se passe à l'intérieur, puis revient au premier plan avec les autres, électrocuté en furie les cheveux dressés sur la tête, il chante, s'étouffe, se convulsionne, tout se vide alors. "THE BLANK GENERATION" un morceau qui date de l'époque "TELEVISION". "DO YOU LOVE ME ?" un hit sixties des "Contours", qu'ils jouent avec un réel plaisir comme un joke. Et pour finir, "I WANT BE LOVED" à 100/heure, sur le cul. Il est assez difficile de parler de la musique proprement dite, le groupe n'ayant même pas un an d'existence, un répertoire de transition, mais qui laisse présager une revanche méritée.

Interview: Richard Hell

— Rock-News : Parle-nous un peu de "TELEVISION" au début; cela a-t-il été dur de quitter le groupe ?

— Richard Hell : C'était nécessaire, quand le groupe démarra c'était comme une collaboration entre Tom Verlaine et moi. TOM avait toujours voulu être musicien. Moi, j'avais l'intention d'être écrivain. Mais écrire était de plus en plus frustrant, je n'avais pas l'impression de communiquer avec les gens. Je pensais que ce que je faisais était intéressant, mais personne n'y faisait attention, je n'obtenais aucune réponse. Peut-être est-ce parce qu'aujourd'hui c'est démodé d'écrire. Les seules personnes qui lisent les poésies de nos jours sont les poètes, eux-mêmes. TOM et moi étions amis depuis sept ans. Nous étions en pension tous les deux et nous nous sommes enfuis ensemble. Ce n'était pas une très bonne école, plutôt le genre d'endroit où tes parents t'envoient pour se débarrasser de toi. Un jour, on s'est cassé tous les deux pour le sud où il faisait plus chaud, de plus en plus chaud, surtout quand les flics nous ont rattrapés. On avait seize ans, on nous a renvoyés dans nos familles. TOM a repris ses études, moi, j'ai refusé de continuer. Je suis parti pour NEW-YORK, TOM m'a rejoint l'année suivante. Il voulait être musicien mais est resté quatre ans à flemmarder. TOM jouait déjà en solo de la guitare acoustique. Nous avons pas mal de choses en commun et on a décidé de former un groupe pour concrétiser cette complicité. Nous avons un potentiel sans limite, nous partageons tout à parts égales. Mais dès que le groupe a commencé à avoir une certaine audience, TOM qui a toujours été LE MUSICIEN a commencé à contrôler le groupe, tu comprends, moi je n'avais jamais joué d'un instrument, je venais juste d'acheter une basse et je grattais. Sur scène, nous avions tous les deux autant d'impact sur le public. TOM écrivait tous les morceaux jusqu'au jour où j'en ai su suffisamment pour composer moi-même. Alors, nous chantions nos propres morceaux. Mais plus l'audience grandissait, plus il voulait diriger. Nous en sommes même arrivés au point où un jour il me dit : "Ne bouge pas sur scène, car c'est le





lead singer que le public veut voir". Alors, j'ai quitté le groupe. Par coïncidence, Johnny et Gerry quittaient les DOLLS la même semaine. Ils étaient alors en tournée en Floride, ils m'ont téléphoné et appris que je venais de quitter "TELEVISION". Quand ils sont rentrés, on a formé "HEARTBREAKERS".

— R.N. : Comment ça c'est passé au début avec "HEARTBREAKERS"?

— R.H. : On a certainement joué trop tôt sur scène, cela faisait à peine un mois que nous étions ensemble. Le public attendait déjà trop de nous, la rupture des "Dolls" et de "Television" avait fait pas mal de bruit dans N.Y. Nous n'étions qu'un groupe qui redémarrait à zéro. La première fois que nous sommes montés sur scène, nous n'avions même pas de rythmique guitare et ne connaissions que 5 morceaux ensemble. Quel désastre, tous les rock-critics étaient là et on s'est fait démolir par la presse. C'était injuste parce qu'ils savaient que nous n'étions qu'un band débutant mais ils s'attendaient à voir un super-groupe-pro, transfuge des "Dolls" et de "Television". Nous pensions que le contact avec le public serait bénéfique et ce fut un massacre. Aucun groupe n'a été autant démolé que le nôtre, mais je m'en fous, j'ai une totale confiance en nous, j'attends ma revanche et je l'aurai.

— R.N. : Parle-nous de Johnny.

— R.H. : Hé bien nous avons eu beaucoup de problèmes, c'était inévitable. A 21 ans, Johnny a déjà un style bien personnel de fameux guitariste, bien que pour le moment il soit plus intéressé à s'amuser avec les filles. Je trouve que ses talents de guitariste ont été ridiculement sous-estimés et j'espère que vous en parlerez avec lui de vive voix, il déteste d'ailleurs les journalistes et pour cause. Je pense que Richard "plays guitar like Brigitte Bardot looked".

— R.N. : Est-ce que vous avez des projets disques ?

— R.H. : Je ne pense pas que nous soyons prêts à enregistrer avant 6 ou 8 mois. Nous sommes déjà fatigués de jouer notre répertoire actuel. Nous voudrions avoir des morceaux beaucoup plus subtils. Pour nous, communiquer des sentiments, est plus important que l'énergie à l'état brut. Je crois que cela manque actuellement, mais

cela sera plus facile quand le groupe sera bien homogène. Nous sommes en train de composer mais nous ne rentrerons pas en studio avant d'avoir dix ou quinze morceaux qui nous satisfassent complètement.

— R.N. : Qu'est-ce que tu penses de la scène New-Yorkaise actuelle ?

— R.H. : Je crois que ce devait être comme à Londres début sixties et que tous ces groupes aujourd'hui underground enregistreront dans l'année à venir. N.Y. sera le centre du monde pour le Rock and Roll, j'en suis sûr.

— R.N. : Qu'est-ce que tu penses de la France ?

— R.H. : Je n'ai jamais été en France, d'ailleurs, je ne suis jamais sorti des U.S.A., mais j'aime tout ce qui vient de France, tu n'as qu'à regarder ma collection de bouquins, pour moi, Jean-Luc GODARD est le plus grand génie du siècle. Un poète, aussi bon écrivain que metteur en scène. J'espère faire assez de fric avec "HEARTBREAKERS" pour pouvoir tourner un film, c'est une de mes obsessions.

— R.N. : Qu'est-ce que tu penses de Patti Smith ?

— R.H. : A vrai dire Patti, et moi n'avons été amis que très peu de temps. Je n'aime pas son disque, je pense qu'elle en fait trop, elle a sûrement mis des sentiments profonds dans ses chansons, mais ils ne passent pas sur le disque. Ça tient plus de la littérature que de la musique, ça ne m'intéresse pas tellement. Maintenant, on ne s'entend plus.

— R.N. : Quelles furent tes premières influences ?

— R.H. : Quand j'étais môme, je n'avais que deux disques qui passaient continuellement, c'était "THE ROLLING STONES NOW" et "BRINGING IT ALL BACK HOME" de DYLAN. Ces deux disques sont figés au plus profond de mon subconscient. Maintenant, j'écoute les "Seeds", "Nuggets album", les "Stooges", j'adore Raw Power. Et, si naturellement cela doit être l'article le plus "scandaleux" jamais publié, je tiens tout de même à ajouter que je considère Verlaine de la classe d'un guitariste tel qu'Hendrix, Manzanera et Lou Reed et que Patti sur scène est l'égale de Judy Garland, Bette Midler, Shirley Mc Laine et Bob Dylan. Quant aux "HEARTBREAKERS" vous en penserez ce que vous voudrez.

Chronique



PATTI SMITH et TOM VERLAINE
chez MAX'S



JOHN LANDAU et BRUCE SPRINGSTEEN
au concert de PATTI SMITH au "BOTTON LINE"



PATTI SMITH et JOHN CALE
chez MAX'S au set de TELEVISIOIN



LISA ROBINSON et LENNY KAYE après
le concert de PATTI SMITH au "BOTTON LINE"



MAX'S le jour de Noël invita tout
l'underground new-yorkais à un dinner



JACKIE CURTIS et DANNY FIELDS
au cocktail de "NEWS PAPER"

Mondaine



RICHARD LLOYD, TOM VERLAINE et
LOU REED au CBGB



Sylvain S.
chez MAX'S pour le set de TELEVISION



DANNY FIELDS, JANE FRIEDMAN
PATTI et JOHN CALE chez MAX'S



RICHARD ROBINSON, LOU REED et
JOHNNY RAMONES au CBGB



RICHARD HELL au diner
de chez MAX'S le jour de Noël



LENNY KAYE, DANNY FIELDS, JOHN CALE
chez MAX'S pour le set de TELEVISION



RAMONES



RAMONES

Le rock a l'état pur

"Ladies and gentlemen we're the ramons" One-two-three-four et c'est parti, le plus speedé des rock-band New-Yorkais, pas le temps de souffler, ça démarre à mille à l'heure. Dans la plus pure tradition rock-and-rollienne. Chaque morceau ne dure pas plus de 2 min. 30, ils jouent à la vitesse du son. One-two-three-four et ça repart, trois secondes entre chaque titre, pas le temps d'applaudir, incroyable et cela pendant une demi-heure. Jamais de ma vie je n'ai vu un groupe aussi rapide et d'une telle énergie. "RAMONES" le premier groupe à avoir joué au CBGB (devant trois personnes, les deux bar-mans et un clochard) sont devenus en quelques mois l'un des plus cotés des garages bands de N.Y. DANNY FIELDS qui découvrit IGGY et M.C.5 manage actuellement le groupe, ce qui n'est pas une mince référence. J'ai eu l'occasion de voir trois de leurs sets, un dans une boîte infame perchée au 5^e étage "SEA OF CLOUDS" le jour de l'an, les deux autres au CBGB pendant le festival Rock de Noël. Anecdote de passage, les "RAMONES" sont peut-être un des rares groupes de l'under-ground New-Yorkais n'ayant aucune référence au "VELVET", pourtant les deux soirs de suite LOU REED en personne vint voir les "RAMONES", discutant ensuite avec eux back-stage. Il a même poussé l'audace jusqu'à les enregistrer avec sa propre mini-cassette. Comique lorsque l'on écoute les dernières productions de la petite araignée du Bronx. Toujours est-il que de ces trois sets découlait la même férocité. Johnny le lead guitare, visage arrogant pendant tout le set, joue avec sauvagerie comme s'il allait mordre. Joey, le lead singer, un des plus beaux paradoxes du Rock and roll. Agressif sur scène comme tout bon chanteur qui se respecte, est d'une timidité sans commune mesure dans la vie. Immobile mais électrisé, il hurle à tout rompre, balançant de grands coups de genoux à chaque coup de cymbale. "One-two-three-four", c'est Dee-Dee le bassiste, il gueule cela après

chaque morceau pour démarrer le suivant. Il bouge autant que Johnny et chante les couplets avec Joey, c'est aussi le chou-chou de ces dames. Tommy, derrière talonne sans arrêt, sa batterie lui sert de mitrailleuse. Un des rares groupes digne de prendre la relève du M.C.5. Si en 1976 un groupe de Rock mérite le titre de "killer band" c'est bien aux "RAMONES" qu'il faudra l'attribuer.

Interview: Ramones

— Rock-News : Parlez-nous de l'histoire des "RAMONES".

— Tommy : Bien, nous étions au lycée ensemble à FOREST HILL. Et puis il y a environ deux ans, on écoutait la radio, mais rien ne se passait, que de la soupe alors on a monté un groupe pour jouer les trucs que l'on aimait.

— R. N. : Mais vous étiez déjà musiciens ?

— Dee-Dee : Ouais, on grattait tous un peu.

— R. N. : Qu'est-ce que vous jouiez à l'époque ?

— Johnny : On jouait déjà "California Sun" et puis ce que l'on fait maintenant, on voulait juste avoir du bon temps. Tu comprends on s'ennuyait tellement, même les concerts nous faisaient chier, les groupes partaient dans des solos de vingt minutes, c'était peut-être de bons musiciens mais ils endorment tout le monde. C'était vraiment ennuyeux. Nous voulions jouer de la fun musique, que les gens viennent nous voir et s'amuser.

— Tommy : Je pense qu'avant que nous commençons, il ne se passait rien à N. Y., plus de groupes, plus d'endroit où jouer. Maintenant ça démarre. Il y a deux ou trois ans les maisons de disques signaient pour n'importe quel groupe dès qu'ils avaient une dizaine de bons morceaux, ils les mettaient en boîte, le disque faisait un peu de fric mais ils ne jouaient pas dans les clubs, alors les clubs disparurent. C'est peut-être pour cela qu'il n'y avait pas de bons groupes car ils n'avaient pas la possibilité de se développer. Quand nous avons commencé, nous avons été obligés d'inventer un endroit. Le CBGB était le repère des Hells Angels. Nous y avons joué la première fois devant deux personnes, le barman et un poivrot.

— R. N. : Quand avez-vous rencontré Danny Fields ?

— Tommy : Nous étions ensemble depuis un an quand nous lui avons en-

voyé une biographie avec photos et coupures de presse. Il nous a téléphoné et est venu nous voir un soir au CBGB. Il nous manage depuis deux mois, avant il était comme un ami. Le problème à cette époque, c'était que les gens étaient effrayés de descendre dans le BOWERY et puis cet été ça a démarré.

— R. N. : Qu'est-ce que vous pensez de la scène New-Yorkaise ?

— Tommy : Je crois qu'il y a pas mal de possibilités et j'y crois, mais c'est encore trop neuf pour en parler. Nous ne voulons pas être seulement un des meilleurs bands de l'underground New-Yorkais, nous voulons en sortir. Nous voulons devenir BIG.

— R. N. : Big comme qui ?

— Dee-Dee : Comme les "BEATLES". (rires...)

— R. N. : Mais n'êtes-vous pas effrayés par l'engrenage du succès ?

— Johnny : Non, nous sommes prêts pour cela depuis un an déjà, et on commence à trouver le temps long (rires...)

— Dee-Dee : Si demain quelqu'un vient nous dire, je vais faire de vous des stars nous on répond OK ! on est prêts (rires...)

— R. N. : What about a record ?

— Tommy : On est sur le point de signer un contrat mais ce n'est pas la même chose. Sur scène on peut donner de la violence, du sex, plus de fun, et c'est vraiment différent sur disque.

— R. N. : Danny Fields nous a parlé d'un 45 tours pour Janvier.

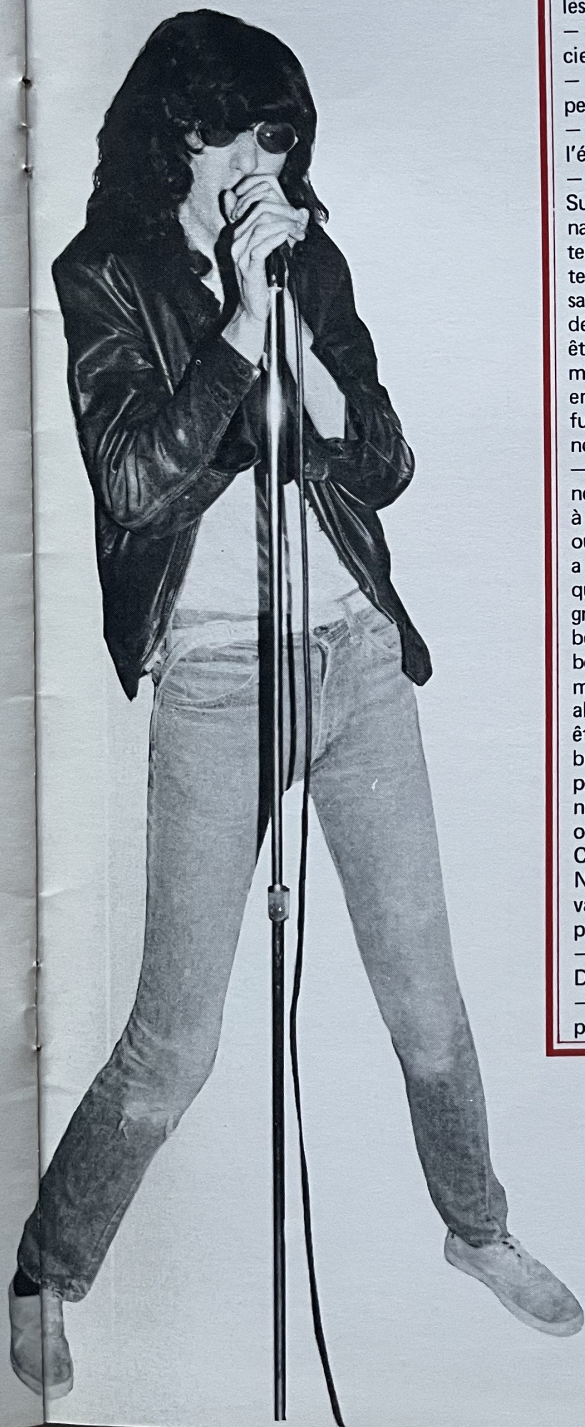
— Tommy : Ce n'est pas encore sûr, c'est une possibilité, on devrait le savoir dans les semaines à venir.

— R. N. : Qui compose les morceaux ?

— Johnny : Tous, nous sommes comme un clan, je ne crois pas que l'on puisse attribuer une chanson à l'un ou à l'autre.

— R. N. : Vous jouez seulement une demi-heure pourquoi ?

— Tommy : Nous voulons juste donner du bon temps aux gens et qu'importe la durée, le principal c'est que ce soit bon, il n'est pas nécessaire de jouer plus longtemps. Nous avons plus de 25 chansons et pouvons jouer une heure et demi, mais nous préférons balancer une demi-heure de fun, toute énergie.



PATTI SMITH

de l'ame pour l'ame

Quatre shows "sold out", des vendeurs de tee-shirts, P. Smith dehors et à l'intérieur une belle brochette : Lou Reed, Springsteen, Johansen, Paul Guetty III, Danny Fields, Lisa and Richard Robinson and so on... Patti entre en scène un bouquin de ses poésies sous le bras, un tee-shirt "Lion of Judah", pantalons lacés, chaussures de danse et toute la beauté du rachitisme. Elle éclate d'un rire carbonique, plaisante sur ses débuts, marmonne un vers ou deux, répond aux questions de la salle asticotée. Elle repaît avec Lenny Kaye et comme au bon vieux temps, ils jouent Jessie James, moment souvenir, le jour de l'anniversaire de Lenny. Un entracte digne du cinéma et le band au complet entre en scène. Ils attaquent sur "Annie had a baby". Un bon rock décongelant, puis vient "Redondo Beach" car ici le reggae est passé dans les mœurs. Elle reprend deux morceaux du "Velvet" dont un qui s'enchaîne avec "Louie Louie". Cela permet aux nostalgiques de hurler : "Lou Reed" ou "White light, White heat" et Patti de rétorquer : "Je vous donnerai bien plus que Lou Reed et plus encore". En madone ébranlée, elle improvise Birdland, au gré de la salle, Lenny derrière, un doigt crissant sur une vitre, à la guitare, cela s'achève en un cahot de valse à mille temps. Avec Space Monkey, elle singe le swing ou l'inverse... "Free money" applaudi d'entrée, Patti braille le poing en l'air, le visage crispé, pisse-vinaigre. On réclame "Gloria", elle entame par "Land", y introduit "Gloria" et sur le coup personne n'y voit que du feu, la salle silencieuse s'affole tout à coup, la scène est vide, un rappel en force et le band remonte sur scène, un bassiste en prime, John Cale en personne. Ils entament "My Generation" à fond de cale, Patti chope une guitare, la triture, se renverse en convulsions, Johnny balance sa basse contre les colonnes en un fracas effroyable, suprême dégringolade, ils sortent. La salle scande et réclame encore. Happée dans la coulisse, Patti Smith git médusée "Vaselina eyes" comme dirait John Cale.





Interview: Lenny Kaye



— R.N. : Quand as-tu rencontré Patti pour la première fois ?

— Lenny Kaye : C'est assez difficile de donner une date exacte mais nous avons commencé à être amis vers la fin 1970. A cette époque, j'écrivais déjà mais je

travaillais aussi chez Bleeker Bob à Village Oldies. Le samedi, la boutique ne fermait pas avant trois heures du matin, et après nous restions à plaisanter devant nos bières en écoutant des vieux disques, Patti venait et l'on passait ainsi de bons moments. Elle disait des poésies et je l'ai entendue pour la première fois lors d'un show de Jackie Curtis à La Mama. D'ailleurs, au début je l'ai prise pour un mec, puis elle m'a demandé de jouer du rock avec elle juste pour essayer. On a répété, je ne jouais pas très bien de la guitare, j'étais plutôt bassiste. On a fait un set à St March Church en février. Elle lisait de la poésie et je grattais derrière. Ce fut un gros succès, après, je me suis remis à écrire, à produire quelques albums et l'on ne se rencontrait plus que dans la rue, à des parties. Et lorsqu'elle disait des poésies, j'allais l'applaudir. Vers la fin 73; elle vint à la boutique me demander d'être son guitariste durant un set en l'honneur de Rimbaud, et l'on a joué les mêmes trucs que deux ans auparavant. On avait jamais joué pour du fric ou un contrat. Elle avait déjà un pianis-

te attiré et lorsque l'on a fait "Hey Joe", pas grande idée de ce qu'on allait faire et ce fut plus une expérience qu'autre chose. On s'est aperçu d'une sorte de magnétisme sur le public. On a mis sur pied le second Rock Rimbaud en 74. Puis, nous sommes partis en Californie, on jouait partout et puis un LP et les charts (rires). C'est vraiment fabuleux.

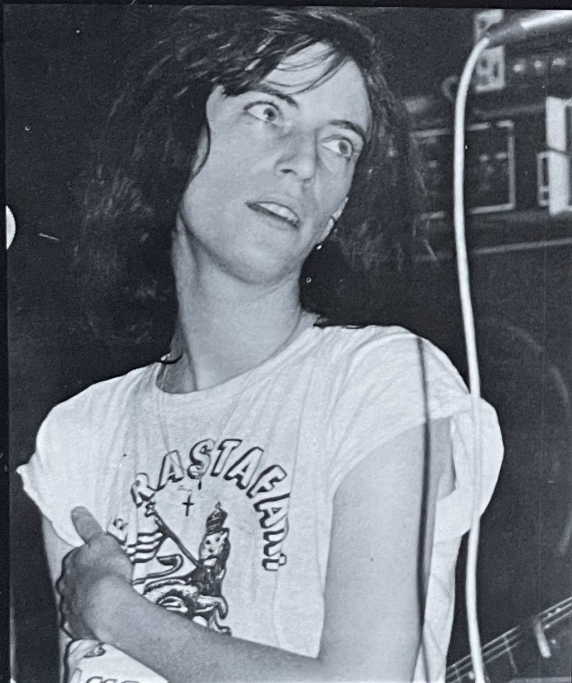
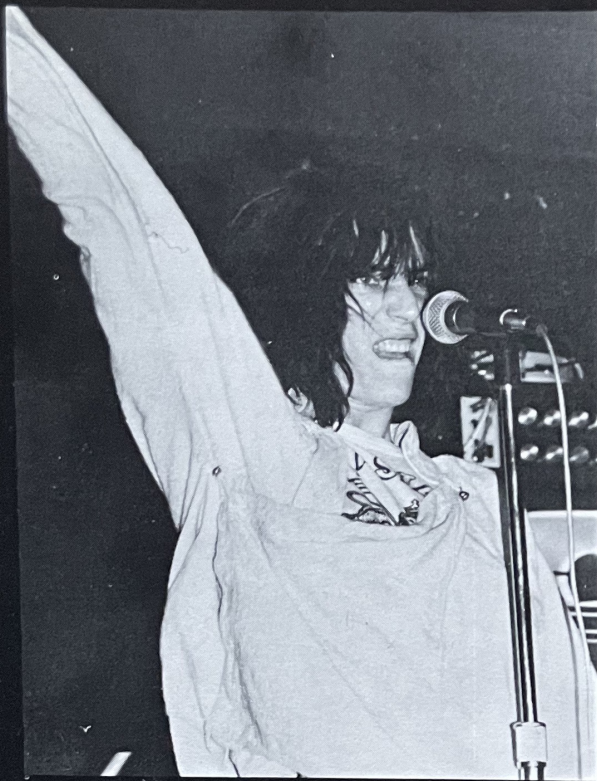
— R.N. : Depuis combien de temps joues-tu de la guitare ?

— L.K. : Depuis 1963, quand je suis rentré au lycée. Vers fin 1964, j'ai monté mon premier band dans le New Jersey : "Les Vandals" c'était notre nom, on jouait des standards. Mon oncle était un song-writer, il me demanda d'enregistrer un disque de ses protest-songs. On partit pour N.Y. pour faire ce disque, cela a tout chamboulé en moi. Après, je suis allé dans un groupe appelé "The Zoo" dans le New-Jersey. Un groupe comme ceux du Nuggets album et c'était important parce qu'à cette époque la musique était à N.Y.

— R.N. : Te sens-tu prêt pour le succès ?

(suite p. 17)

BOTTOM LINE 26/12/75



(suite de la p.)

— L.K. : C
sais je con
que rock c
pour nous
succès com
ensemble.
changent v
reste, c'est
l'on fait.
comme "les
le "MC5", i
et le busin
bouffés. Le
en sont son
ou Hendrix
vraie révélati
pouvoir jou
forces phys
toute mon
vons commen
je pense que
que Patti soit
passait plus
au bon mom
veauté. C'est
savoir comme
cela, mais au n
ra assez pou
Paris (rires. . .
— R.N. : Et J
teur ?
— L.K. : Tu
John est le c



(suite de la p. 15)

— L.K. : Oui, je crois et puis tu sais je connais le business en tant que rock critic. Le plus important pour nous ce n'est pas d'avoir un succès commercial mais de jouer ensemble. L'argent, les charts changent vite de mains. Ce qui reste, c'est le disque et ce que l'on fait. Regarde des groupes comme "les Stooges", le "Velvet" le "MC5", ils étaient underground et le business américain les a bouffés. Les seuls peut-être qui en sont sortis sont "les Doors" ou Hendrix mais à quel prix. La vraie révélation pour moi, c'est de pouvoir jouer à la limite de nos forces physiques, d'y dépenser toute mon énergie. Nous ne savons comment est arrivé ce succès, je pense que l'une des choses est que Patti soit une femme. Il ne se passait plus rien, on est arrivé au bon moment comme la nouveauté. C'est un peu tôt pour savoir comment les gens reçoivent cela, mais au minimum ça marchera assez pour pouvoir jouer à Paris (rires...)

— R.N. : Et John Cale, le producteur ?

— L.K. : Tu sais, c'est amusant, John est le contraire du produc-

teur que nous recherchions. On se bagarrait sans cesse au sujet du matériel, comment Patti devait s'y prendre. On avait notre façon, il avait la sienne. C'était intéressant. Je ne peux pas dire si c'est bon ou mauvais, un disque est un disque. John avait vraiment l'esprit, c'est le principal Birdland. C'est comme pour les disques du "Velvet" ils ne sont pas définitifs. Qui sait ce qu'aurait été le son Sister Ray dans d'autres conditions que celles de "White light white heat". Mais il est sorti ainsi. Notre album est vraiment "Live". Land, Free Money, Birdland, c'est vraiment nous. On fera le prochain différemment, celui-là fait partie de l'histoire et John en fait autant partie que nous.

— R.N. : Que penses-tu des disques de J. Cale ?

— L.K. : J'aime tous ses disques surtout "Slow dazle" et "Fear". Il se déplace par période à l'intérieur de ses disques qui ont chacun leur propre personnalité et un zoom toujours déformé. J'aime les gens qui saisissent leurs chances, Lou semble avoir cessé de la saisir, c'est mon plus grand désap-

pointement. John attrape la chance et en adorateur du "Velvet" je trouve vraiment flatteur qu'il soit avec nous.

— R.N. : Et votre musique ?

— L.K. : Tu sais Patti ne connaît pas grand chose à la musique. Nous nous inspirons du "Velvet" et des "Stooges". Tout le monde se concentre sur Patti mais le groupe vit aussi de sa propre musique. Ce que nous faisons actuellement, depuis de longues années, avait disparu. Je sais qu'il reste encore des heures et des heures de travail avant que je me sente un vrai guitariste.

— R.N. : Parle-nous de tes projets.

— L.K. : J'ai un deuxième Nuggets album en projet et la mise en circulation du premier. Mais ces compilations ont vraiment du mal à voir le jour. Les mauvaises conditions de la confection mettent tout en péril et je ne veux pas produire un album qui soit techniquement une merde. J'aimerais aussi faire éditer un bouquin que David Dalton (voir "Mutant King") et moi avons écrit, il s'agit de "Rock 100" sur les stars du Rock and Roll où tout le monde sera dedans... (rires).



TELEVISION

"pas l'image d'une image l'image elle même" (Patti Smith)



CBGB encore pour achever 1975, lieu élu des princes et des clochards, creuset de la rock-scène New-Yorkaise. Rien n'a changé depuis l'année dernière, cette odeur de dégueulis de poivrots qui vous saisit à l'entrée est bien toujours la même. L'endroit est devenu à la mode sans la contribution de l'autre scène New-Yorkaise, celle de Warhol et cie. Ce soir les murs craquent, les places se font chères.

JOHN CALE est encore là, mélangé à la foule, bière à la main tout comme chez MAX'S pour le set de "TELEVISION", le 21 déc. HILLY le proprio se promène dans la salle assez content de lui. Faire d'un bar, pourri de clochards junkis, rendez-vous des angels, le lieu privilégié de la Rock-Scene New-Yorkaise, il fallait le faire. MINK DE VILLE achèvera l'année, "TELEVISION" saluera 1976. Autre réjouissance de la soirée, un film-document témoignage New-York 1975, réa-

lisé par AMOS POE et IVAN KRAL le bassiste de PATTI SMITH, appelé "NIGHT LUNCH" avec : WAYNE COUNTY, PATTI SMITH, TELEVISION. RAMONES, ROXY MUSIC, DAVID BOWIE, QUEEN, BLONDIE, N.Y. DOLLS, AEROSMITH, DAVID PEEL, MANHATTAN TRANSFER, GEORGES HARRISON et FACES.

Commencer l'année devant un set de "TELEVISION" n'est pas une chose que l'on est prêt d'oublier. Ces bougres ont pris de l'assurance et aussi des manies de professionnels maniaques, cinq minutes pour s'accorder; l'inévitable "Happy new year everybody" par TOM VERLAINE et puis comme un coup de couteau dans la nuit "FIRE ENGINE" démarra le premier set. Il est de rigueur dans les chroniques Rocks américaines de comparer "TELEVISION" au "VELVET", ils en sont à coup sûr les héritiers, mais à quoi bon toujours com-

parer. La voix de VERLAINE n'est pourtant pas comparable avec celle de LOU. Elle est beaucoup plus en dents de scie, plus intense et plus fragile à la fois. Les yeux presque toujours clos, le cou tendu, trop long "le plus beau cou du Rock and roll" (citation PATTI SMITH). Rien ne peut troubler T.V. quand ils ont commencé, plus personne n'existe, ils sont seuls et vous pénètrent de leur musique amphibie. Nous, voyeurs, nous n'y sommes pour rien. Seul, RICHARD LLOYD quelquefois entrouvre les yeux sur le gouffre, mais les referme bien vite, tendu, funambule roi. BILLI FICCA, le batteur, télécopie tous les sons, même lorsqu'il perd un tempo, il redémarre sur un autre, personne n'a rien vu. Le nouveau bassiste rempli son job mais, loin de la démesure d'un RICHARD HELL, reste dans l'ombre. Ce premier set fut un peu tendu, contracté, le deuxième, vers quatre heures du matin, fut différent, sinon meilleur et réserva quelques surprises.

Plusieurs morceaux se terminèrent par des improvisations, surtout le dernier, "SISTER RAY" revisité 76. Toute l'énergie se libérait à travers ces sons suraigus. L'intensité saturait, course furieuse vers une extase musicale. Ne restait dans la salle qu'une cinquantaine de personnes pour assister à cette apothéose. Au premier rang, la plus fidèle fan du groupe, adoratrice/maîtresse de VERLAINE, ce chiffonnier vêtu de noir, gesticulant, hypnotisé n'est autre que PATTI SMITH. Et puis d'un signe de tête, VERLAINE l'invita. Notre star, toute excitée courut chercher son harmonica, puis monta sur scène, complètement électrisée, VERLAINE souriait. Tout le monde était debout. PATTI au micro, incomparable à la PATTI, confiante et décontractée du BOTTOM LINE la semaine dernière. Comme un enfant, les yeux sabordés. Puis, l'intro "PSYCHOTIC REACTION" des "COUNT FIVE", incroyable version cinq minutes durant, puis. IVAN KRAL vint rejoindre la troupe : Extase totale, un duo SMITH-VERLAINE infernal pour clore et chavirer.

Interview: Tom Verlaine



- R.N. : Te considères-tu comme un groupe d'avant-garde dans la scène New-Yorkaise ?
- Tom Verlaine : Je ne suis pas sûr qu'il existe réellement une scène ici.
- R.N. : Penses-tu que la musique d'aveugles existe ?
- Richard Lloyd : Oui, nous jouons en braille. . . (rires !)
- T.V. : Quelle sorte d'aveugles, métaphysiques ?
- R.N. : Non.
- T.V. : Notre jeu de scène ?
- R.N. : Non, ta musique en elle-même.
- T.V. : C'est une vraiment bonne question.
- R.N. : Pas de réponses ?
- T.V. : C'est ma réponse.
- R.N. : La presse te considère toujours comme le nouveau "Velvet" et toi ?
- T.V. : Nous avons l'esprit, mais pas le son du "Velvet".
- R.N. : Crois-tu que ta musique passera dans les grandes salles à l'air libre ?
- T.V. : Sûr, nous aimerions jouer en plein air.
- R.N. : As-tu l'intention d'élargir votre audience ailleurs qu'à N.Y., voire même venir en France ?
- T.V. : Notre musique vit à N.Y. pour l'instant mais nous voulons bouger et jouer partout ailleurs.
- R.N. : Pourquoi un 45 t. et pourquoi cette chanson ?
- T.V. : Un 45 t. est le meilleur moyen de propager sa musique au-delà des distances et de toucher un plus grand nombre de gens, quant à "Little Johnny Jewel", il résumait un LP à lui tout seul. Dans le prochain, on mettra un morceau différent sur chaque face.
- R.N. : Et le départ du groupe de Richard Hell ?
- T.V. : Qu'en a dit R.H. ?
- R.N. : Il veut vraiment savoir ! OK, il a dit qu'il y avait vos deux forces en opposition et que cela a fini par éclater.
- T.V. : A cette époque, Richard n'était pas vraiment musicien, cela apportait de bonnes choses au groupe mais le limitait surtout. De toute façon, je ne m'occupe pas de la présence sur scène, seule, la musique m'intéresse.
- R.N. : Que penses-tu d'"Heartbreakers" ?
- T.V. : J'aime l'esprit de Richard mais pas les gens qui l'entourent, la musique je ne sais pas, n'en ayant écouté que pendant 10 minutes.
- R.N. : Vois-tu une issue à la scène New-Yorkaise ?
- T.V. : Comme à San Francisco, je pense que quelques groupes sortiront peut-être de l'ombre, mais ce sera bien plus difficile car N.Y. traîne derrière lui une mauvaise réputation qu'il doit aux "Dolls" d'ailleurs.
- R.N. : Et des projets ?
- T.V. : Nous comptons enregistrer un disque dans un cimetière de voitures, briser du verre et de la carrosserie et utiliser ce brouhaha pour restituer l'atmosphère d'accidents. (Rires de toutes parts et d'autres.)
- R.N. : Que penses-tu de la France ?
- T.V. : Pour moi, la France c'est 3 choses : le dernier livre de Nerval "Vies et rêves" - le film de Bresson "Au hasard Balthazar" et la musique du film "Ascenseur pour l'échafaud" par Miles Davis.



HEARTBREAKERS

